

ASSOCIATION MARCEL HICTER POUR LA DEMOCRATIE CULTURELLE - FMH

L'art de créer du lien.
Pour une esthétique du care

Par Mathias Mellaerts, chargé de mission, Association Marcel Hicter

28 août 2019

L'art de créer du lien. Pour une esthétique du care

Par Mathias Mellaerts, chargé de mission, Association Marcel Hicter

Introduction

Existe-t-il aujourd'hui, de la part des pouvoirs publics belges francophones, une tendance affichée à faire endosser à l'art et aux artistes un rôle d'accompagnateurs/trices sociaux/sociales ? En d'autres termes, demande-t-on aux artistes de faire un travail d'assistant.e.s social.e.s. C'est en tout cas ce que ressentent plusieurs créateurs. Ce rôle est parfois endossé à contrecœur et d'autres fois revendiqué. Pour le danseur, acteur et chorégraphe belge d'origine italienne Mauro Paccagnella et que plasticien et chercheur français Éric Vallete, qui a collaboré étroitement avec Paccagnella dans le cadre du spectacle expérimental (A+X+P) dont il sera question dans cette analyse, ce rôle d'accompagnateur social que l'on prête aujourd'hui à certains artistes offre de véritables pistes de création artistique et gagne à être compris dans le cadre de l'éthique du care. Nous proposons dans cette analyse de traiter de cette proposition.

L'art de créer du lien. Pour une esthétique du care

Quelques mots sur le care. Le mot anglais « care » est difficilement traduisible en français. La traduction la plus littérale serait le terme « sollicitude », bien que celui-ci ne rende pas bien compte des réalités du care. Aussi, en français, il est souvent utilisé tel quel sans traduction. Les théories ou philosophies dites « du care » ont pour origine une étude de la psychologue, philosophe et militante féministe Carol Gilligan, *Le care, éthique féminine ou éthique féministe ?*, publiée en 1982 aux États-Unis¹. À travers une enquête de psychologie, Gilligan met en évidence le fait que les critères de décision morale varient en fonction de l'identité de genre homme ou femme. Elle identifie que les premiers tendent à privilégier une logique de calcul et la référence aux droits, tandis que les femmes font prévaloir les relations interpersonnelles et les interactions sociales. C'est à partir de cette observation que Gilligan conceptualise le paradigme éthique du care, qu'elle définit comme « capacité à prendre soin d'autrui » et « souci prioritaire des rapports avec autrui² ».

Comme le remarque Agata Zielinski, ce paradigme a aujourd'hui dépassé les frontières des « études féministes³ ». Selon les théories du care, celui-ci est présenté comme une disposition au sens d'aptitude et/ou comme une activité, c'est-à-dire une pratique concrète, en général socialement reconnue ou instituée⁴. Cette manière de présenter les choses vient directement interroger la manière dont s'acquiert cette éthique du care. S'agit-il, comme l'idée de la disposition tend à le faire penser, d'une vertu morale qui viendrait « cultiver » une hypothétique prédisposition naturelle ? Ou plutôt d'une compétence sociale

et/ou professionnelle, un savoir-faire qui s'acquiert et s'apprend ?

La seconde hypothèse est celle qui est le plus rarement plébiscitée. L'éthique du care est souvent reléguée à quelque chose d'inné – hypothétiquement lié à l'instinct maternel - et de fortement genré: les femmes seraient « par nature » plus enclines au care que les hommes. Plusieurs chercheur.euse.s expliquent que c'est ce caractère prétendument inné du care qui expliquerait en grande partie sa mise entre parenthèses dans le monde professionnel capitaliste. Dans le monde du travail, de l'économie, du commerce ou de la politique, la sollicitude, la bienveillance, le fait de favoriser les relations interpersonnelles et sociales sont souvent perçus comme des faiblesses et relégués à un type d'activité qui ne peut pas être appris, ni valorisé, ni monétisé. Il est pourtant bien difficile d'imaginer une société sans ces activités qui sont de cet ordre. Certain.e.s auteur.e.s tentent d'ailleurs de faire du care un nouveau paradigme du développement économique⁵. Nous proposons ci-dessous de mettre en lumière une approche du care sous l'angle de la création artistique et de l'esthétique à travers le travail de Mauro Paccagnella.

Mauro Paccagnella (1964) est un danseur, acteur et chorégraphe d'origine italienne qui vit et travaille à Bruxelles depuis plus de 20 ans. Son parcours mêle chorégraphie, mise en scène et acte performatif. Interprète pour de nombreuses compagnies belges dont celle de Frédéric Flamand, Karine Ponties, Fatou Taroré et Olga Soto ; il a également dansé pour Thierry De Mey et la Cie Mossoux-Bonté. Il se consacre aujourd'hui à une réflexion ainsi qu'à une mise en pratique de nouveaux langages chorégraphiques en relation avec le public

et la fragilité de l'acte de création artistique⁶.

Pour Mauro Paccagnella, les arts du spectacle permettent d'enrichir le débat de l'inné et de l'acquis dans le care : de par leur expertise sur le corps et le toucher, les danseur.euse.s ont une position particulièrement pertinente, comme en témoigne son expérience avec des intervenantes sociales :

Je faisais des ateliers avec des assistantes sociales. Elles travaillaient sur le mouvement avec leurs bénéficiaires et me disaient qu'on faisait le même boulot, sauf qu'elles disaient également n'avoir jamais vu une telle finesse dans l'approche. C'est n'est pas qu'il n'y a que les artistes qui peuvent faire preuve de cette finesse, mais en tant qu'artiste, danseur, chorégraphe, j'ai une connaissance pointue du corps. Les artistes ont le souci de cultiver ça⁷.

Pour Paccagnella, l'enjeu du travail du mouvement dans le cadre d'ateliers n'est pas d'apporter une connaissance chorégraphique mais de transmettre une connaissance du corps. À travers cet apprentissage, c'est la question du lien et du rapport à l'autre qui est soulevée :

« de l'expertise du corps découle : la relation avec soi et la relation avec l'autre ». À travers cette pratique, les participant.e.s effectuent un véritable travail sur les « rapports de confiance » ainsi que sur la « reconnaissance ».

Cependant, ce type d'activité avec des groupes de personnes vulnérables (personnes âgées, demandeur.euse.s d'asile, personnes en insertion socioprofessionnelle...) peut représenter un volume d'activité important pour un artiste aujourd'hui. Or, comme le remarque Paccagnella, il existe une dépréciation évidente de ce travail sur la

scène artistique. En effet :

À partir du moment où l'on me voit collé l'étiquette sociale. Cela équivaut à se fermer des portes. C'est très concret. On peut observer le même phénomène avec la danse à destination du jeune public, c'est tellement spécifique que quand tu es catalogué là-dedans, on ne te propose plus que ça⁸.

D'où la question suivante : est-on encore artiste quand on fait du social ? Une tentative de réponse que proposent Mauro Paccagnella et Eric Valette est justement la pièce (A+X+P). Le projet est né sur base de matériel recueilli dans le cadre d'ateliers participatifs mis en place avec différents publics marginalisés dont des personnes âgées, des mineurs isolés en transit et des adultes en réinsertion professionnelle. Comme ils l'expliquent :

L'idée du projet est née il y a plus de deux ans. Il y a eu la mise en place des ateliers, tous les échanges avec différents intermédiaires, une méthodologie très instinctive, parce que les protocoles ne marchaient pas. L'instant est capital : malgré les préparatifs, une fois dans l'atelier tu dois sentir les gens, comment ils sont, de quoi ils ont besoin. On est dans l'immédiat, l'ici et maintenant. Ensuite est venu le temps de l'analyse de toutes les données récoltées en quarante ateliers sur un an et demi, avec une centaine de participants très différents dans leur physicalité, leurs aptitudes⁹.

Ce travail réalisé dans les ateliers a été capté par le vidéaste Stéphane Broc et a donné naissance à une abondante matière documentaire. Dans (A+X+P), les A sont artistes par choix. Il s'agit de Mauro Paccagnella et Éric Valette, concepteurs, auteurs et metteurs en

scène du projet ; de la danseuse Tijen Lawton ; du vidéaste Stéphane Broc ; ainsi que de Simon Stenmans pour les lumières, Éric Ronsse pour le son et Fabienne Damiaen pour les costumes. Les P sont les publics. Les X, eux sont les publics anonymes, environ une centaine de personnes présentes aux ateliers donnés par Mauro Paccagnella¹⁰.

En termes d'organisation et de coût de production, il s'agit d'un projet de taille très conséquente avec l'implication d'un grand nombre d'acteurs. Cette dimension permet que le projet ait quelque chose d'« extrêmement perméable », « organique » et « fluide » et qui ne soit pas chiffrable. En effet :

J'ai toujours défendu [le fait] de faire de l'art en permaculture : tu fais avec ce qui est là, tu travailles avec ce qui est là, c'est travail organique et fluide qui va au-delà de la hiérarchie et des catégorisations, c'est un acte politique donc. Ta pensée doit se nourrir du contexte¹¹.

Pour autant, l'acte artistique implique une liberté d'action car :

Le principal danger quand on fait des ateliers dans un contexte social, c'est que les structures ont besoin d'utiliser les artistes afin de faire du chiffre et de pouvoir justifier ça dans un rapport d'activité. Ça, c'est la mort¹².

Pour Mauro Paccagnella, il s'agit d'un danger permanent car pour promouvoir une horizontalité dans la relation, « il faut faire attention à la sincérité facile ». En effet :

L'artiste ne devrait pas se soumettre aux enjeux de structure. Il peut les utiliser, les détourner s'il en est pleinement

*conscient. Il doit recevoir la liberté d'action pour pouvoir faire un travail en profondeur, sinon ça va juste permettre de remplir les cases des tâches des théâtres... Même si cela crée du travail et des opportunités professionnelles, ce qui est bien aussi*¹³.

Il s'agit de pouvoir respecter le savoir-faire de chacun.e dans le sens où tout.e participant.e doit être reconnu.e dans son domaine d'expertise. Poser les questions à l'autre pour créer avec l'autre, c'est pour les co-créateur.trice.s de (A+X+P) cela qui produit une authenticité.

Conclusion

À travers la pièce (A+X+P), Mauro Paccagnella et Éric Valette viennent mettre en exergue et questionner le rôle paradoxal d'accompagnateur social que certaines politiques de subventionnement assignent aux artistes. L'enjeu est important. Le lien, le soin, le toucher, la sollicitude sont une véritable thématique de travail, une sphère de recherche à part entière qu'il s'agit de pouvoir valoriser au-delà des politiques de subventionnement. Dès lors, l'enjeu est de pouvoir assumer la liberté de création et l'autonomie des artistes. Faudrait-il proposer en plus de l'éthique du care une esthétique du care ? Il y a sans doute là une vraie perspective de création.

Notes

1 Carol Gilligan, Sandra Laugier et Patricia Paperman, « Le care, éthique féminine ou éthique féministe ? (1992) », *Multitudes*, vol. 2, nos 37-38, 2009, p. 76-78

2 Agata Zielinski, « L'éthique du care. Une nouvelle façon de prendre soin », *Études*, 2010/12 (Tome 413), p. 631-641. URL : <https://www.cairn.info/revue-etudes-2010-12-page-631.htm>

3 Agata Zielinski, *op. cit.*

4 *Ibid.*

5 *Ibid.*

6 Biographie de Mauro Paccagnella sur le site internet de la compagnie Wooshing machine, <http://wooshingmachine.com/>

7 Mauro Paccagnella, entretien accordé à Mathias Mellaerts.

8 Mauro Paccagnella, *id.*

9 Marie Baudet, « Est-on encore artiste quand on fait du social ? », in *La Libre Belgique*, Bruxelles, 19 avril 2019. <https://www.lalibre.be/culture/scenes/est-on-encore-artiste-quand-on-fait-du-social-5cb8c7b17b50a602942cbb93>

10 *Ibid.*

11 Mauro Paccagnella, *id.*

12 *Id.*

13 Mauro Paccagnella, *id.*

Bibliographie

Site internet de la compagnie Wooshing machine, <http://wooshingmachine.com>

Marie Baudet, « Est-on encore artiste quand on fait du social ? », in *La Libre Belgique*, Bruxelles, 19 avril 2019. <https://www.lalibre.be/culture/scenes/est-on-encore-artiste-quand-on-fait-du-social-5cb8c7b17b50a602942cbb93>

Carol Gilligan, Sandra Laugier et Patricia Paperman, « Le care, éthique féminine ou éthique féministe ? », *Multitudes*, vol. 2, nos 37-38, 2009, p. 76-78

Mauro Paccanella, entretien accordé à Mathias Mellaerts.

Agata Zielinski, « L'éthique du care. Une nouvelle façon de prendre soin », *Études*, 2010/12 (Tome 413), p. 631-641. URL : <https://www.cairn.info/revue-etudes-2010-12-page-631.htm>